

CORRIGÉ DU RÉSUMÉ

Longtemps, les humains ont entretenu une relation ambivalente avec les bêtes, mêlant domination violente et proximité affective. Désormais citadins, nous /²⁰ avons rompu le lien avec elles, au point d'occulter leur souffrance quand elles sont exploitées pour nos loisirs, notre /⁴⁰ alimentation, nos articles de luxe. Nous nous engageons la conscience tranquille dans la violence.

L'origine de ce comportement résiderait /⁶⁰ dans le commandement divin à Adam de dominer le règne animal. L'homme occidental aurait pu y lire, plutôt qu'⁸⁰ un encouragement au massacre, une mission de veille bienveillante sur l'harmonie du vivant. On a également pu voir une / caution à la violence dans le concept cartésien de l'animal-machine. Pourtant, une interprétation plus audacieuse aurait pu conduire / Descartes et ses adeptes à envisager l'homme aussi comme un simple mécanisme.

Il / faut changer notre rapport aux animaux et apprendre à prendre soin de tous les vivants.

(155 mots)

CORRIGÉ DE LA DISSERTATION

NB : on utilise pour la pagination du Verne l'édition GF

René Descartes, dans *Le Discours de la méthode* (1637), déclare possible et même souhaitable de « nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature »². Cette phrase est devenue emblématique de la modernité, de l'essor des sciences et des techniques, quitte à être interprétée, à tort, comme un encouragement à dominer la nature en propriétaire, à l'exploiter sans fin et à dégrader l'environnement pour le seul bien-être humain. Marguerite Yourcenar, dans *Le Temps, ce grand sculpteur* (1983), retrouve une formule similaire quand rappelle que, dans la Genèse, Dieu a confié à Adam avant sa chute la mission d'être « maître et seigneur » de tous les animaux. S'il est « maître » du monde vivant, l'homme se voit ainsi doté d'un pouvoir et d'une autorité sur lui. Il agit en souverain et le risque est grand qu'il se comporte même en tyran lorsqu'il se sent la « permission de mettre en coupe réglée » les autres espèces. Le terme «seigneur » lui confère même un titre de noblesse, comme dans l'Ancien Régime. Pourtant, Yourcenar précise dans son texte qu'une autre lecture du mythe d'Adam était possible : l'homme pouvait se concevoir « protecteur », « arbitre », « modérateur » du vivant et garant de l'équilibre de la création. Nous allons donc nous demander dans quelle mesure l'être humain se sent autorisé à devenir souverain suprême de la nature et les rôles que ce statut lui donne. Les romans de Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers* et de Marlen Haushofer, *Le Mur invisible*, ainsi que l'essai de Georges Canguilhem, *La Connaissance de la vie*, permettront de réfléchir à cette relation de domination entre l'homme et la nature. Certes, l'homme se sent le droit de régner en « maître et seigneur » sur la nature. Pourtant, à bien des égards, la nature semble en réalité dominer l'homme. Nous verrons ainsi que l'homme ne doit pas s'envisager comme un seigneur tout-puissant : s'il a un statut de « maître », cela lui donne aussi des devoirs.

I. L'homme se sent le droit de régner en « maître et seigneur » sur la nature.

1. L'homme est maître de la nature au sens où il la maîtrise techniquement.

C'est d'ailleurs ce triomphe de l'humain, grâce à ses compétences techniques et médicales notamment, sur les souffrances liées à la nature, que Descartes célèbre dans la célèbre citation. Renouant avec ce qu'il était au paradis terrestre avant la chute, l'être humain domine un milieu souvent hostile pour se nourrir, se

loger, vivre confortablement, se soigner, etc. Il est alors un « seigneur » au sens où il tire profit de la nature grâce à son savoir-faire. • La mer de *Vingt mille lieues* est aussi une mère nourricière. Nemo s'est rendu maître des mers car il est techniquement capable d'en déceler et d'en prélever toutes les richesses : pour sa fortune personnelle (perles, trésors), pour se nourrir sans dépendre de la terre, pour explorer à loisir, pour trouver les ressources énergétiques de son sous-marin. C'est un surhomme qui maîtrise à la perfection l'électricité. Chef-d'œuvre technique, le Nautilus est à l'abri des catastrophes. Surtout évidemment des catastrophes terrestres. Le roman est écrit à l'apogée de la croyance dans les progrès techniques et dans l'industrialisation et on note que le sous-marin progresse en vitesse de pointe à 13 mètres par seconde, soit 468 km/h ! • Auguste Comte, mentionné par Canguilhem, estime que seul l'humain est capable de modifier significativement son milieu : « Dans le cas de l'espèce humaine, Comte, fidèle à sa conception philosophique de l'histoire, admet que, par l'intermédiaire de l'action collective, l'humanité modifie son milieu. Mais, pour le vivant en général, Auguste Comte refuse de considérer – l'estimant simplement négligeable – cette réaction de l'organisme sur le milieu. » (« Le vivant et son milieu », p. 170). Canguilhem reconnaît de même dans « Le normal et le pathologique » que « l'homme a atteint sa perfection limite, dans la mesure où l'homme est ce vivant capable d'existence, de résistance, d'activité technique et culturelle dans tous les milieux » (p. 209).

• L'héroïne de Haushofer crée un potager, clôture et cultive ses champs de pommes de terre et de haricots, aménage l'espace pour Taureau et Bella. Elle possède des outils techniques et des armes pour exploiter la nature. Elle s'appuie aussi sur un savoir-faire technique humain qu'elle découvre dans les almanachs collectionnés d'Hugo.

2. L'homme est souverain de la nature dans le sens où il en comprend les lois : il en acquiert une maîtrise scientifique.

L'homme sait faire avouer ses secrets à la nature ! Il l'expérimente pour qu'elle les livre et pour qu'il en tire profit, matériellement ou intellectuellement. C'est aussi dans ce sens qu'il faut d'ailleurs comprendre la phrase de Descartes.

• Il y a une tentation encyclopédique dans le roman et chez le personnage d'Aronnax. Le professeur estime que le voyage « s'achèvera, lorsque ces mers n'auront plus rien à nous apprendre » (II, VI, p. 315). Il vise la maîtrise et l'exhaustivité du savoir et le roman, à l'image de ses personnages, épouse une ambition encyclopédique sur le milieu aquatique. Jules Verne propose par exemple à son lecteur des clés de compréhension du vivant avec les connaissances de l'époque sur l'évolution. On lit ainsi, lorsque le Nautilus passe à côté de l'île de Clermont-Tonnerre : « Ses roches madréporiques furent évidemment fertilisées par les trombes et les tempêtes. Un jour, quelque graine, enlevée par l'ouragan aux terres voisines, tomba sur les couches calcaires, mêlées des détritus décomposés de poissons et de plantes marines qui formèrent l'humus végétal. Une noix de coco, poussée par les lames, arriva sur cette côte nouvelle. Le germe prit racine. L'arbre, grandissant, arrêta la vapeur d'eau. Le ruisseau naquit. La végétation gagna peu à peu. Quelques animalcules, des vers, des insectes, abordèrent sur des troncs arrachés aux îles du vent. Les tortues vinrent pondre leurs œufs. Les oiseaux nichèrent dans les jeunes arbres. De cette façon, la vie animale se développa, et, attiré par la verdure et la fertilité, l'homme apparut. Ainsi se formèrent ces îles, œuvres immenses d'animaux microscopiques. » (I, XIX, p. 188)

• C'est avec un esprit de curiosité scientifique que la narratrice du roman de Haushofer observe les fourmis ou les salamandres. Elle se résigne à la mort de Perle quand elle considère que des lois naturelles (darwiniennes) ont présidé à sa destinée : « Perle était morte parce qu'un de ses ancêtres avait été un chat angora trop sélectionné. Elle était destinée, dès le début, à devenir la victime des renards, des chouettes et des martres. » (p. 149).

• Mais elle regrette surtout que son savoir livresque soit si mince alors qu'il s'agit là d'une nécessité

humaine : « Je n'avais appris qu'en vue des examens et plus tard la possession d'un dictionnaire suffisait à me donner un sentiment de sécurité. Maintenant que ce secours faisait défaut, ma mémoire n'était plus qu'un terrible pêle-mêle. Parfois quelques vers me revenaient mais je n'en savais pas l'auteur. J'étais prise alors du désir torturant de courir à la bibliothèque la plus proche pour aller chercher des livres. La pensée que ces livres devaient encore exister et que je pourrais un jour me les procurer me consolait un peu. À présent je sais qu'il sera trop tard. Même en temps normal, je ne pourrais jamais vivre assez longtemps pour combler mes lacunes. Je ne sais pas d'ailleurs si ma tête serait encore capable de se rappeler toutes ces choses. Si un jour je sors d'ici, je caresserai avec amour tous les livres que je trouverai, mais je ne les lirai pas. Je ne serai jamais une femme vraiment cultivée, autant en prendre mon parti. » (p. 261-262)

• Canguilhem définit ainsi la pensée dans l'introduction : « La pensée n'est rien d'autre que le décollement de l'homme et du monde qui permet le recul, l'interrogation, le doute (penser c'est peser, etc.) devant l'obstacle surgi. » (« La pensée et le vivant », p. 12). C'est donc par le biais de la connaissance que l'homme peut affirmer sa spécificité dans le monde. On lit encore cette belle formule dans « L'expérimentation en biologie animale » : « Le savoir, y compris et peut-être surtout la biologie, est une des voies par lesquelles l'humanité cherche à assumer son destin et à transformer son être en devoir. » (p. 43).

• Canguilhem décrit la recherche de la connaissance par l'homme comme une forme de surplomb sur le monde : « La connaissance consiste concrètement dans la recherche de la sécurité par réduction des obstacles, dans la construction de théories d'assimilation. Elle est donc une méthode générale pour la résolution directe ou indirecte des tensions entre l'homme et le milieu » (« La pensée et le vivant », p. 12).

• Dans « L'expérimentation en biologie animale », il montre, à travers l'exemple de Claude Bernard, que c'est en faisant des expérimentations sur le vivant que l'homme a pu élaborer des connaissances biologiques : « Claude Bernard affirme que ce n'est pas en se demandant à quoi sert tel organe qu'on en découvre les fonctions. C'est en suivant les divers moments et les divers aspects de telle fonction qu'on découvre l'organe ou l'appareil qui en a la responsabilité. Ce n'est pas en se demandant : à quoi sert le foie ? qu'on a découvert la fonction glycogénique, c'est en dosant le glucose du sang, prélevé en divers points du flux circulatoire sur un animal à jeun depuis plusieurs jours. » (p. 24).

3. De seigneur l'homme peut se sentir Seigneur, et même s'avérer... saigneur.

L'homme « maître et seigneur » de la nature devient facilement une sorte démiurge, qui a pouvoir de vie mais aussi de mort sur son milieu. C'est une forme d'hybris moderne : il se prend pour Dieu et devient créateur et destructeur de la nature.

• Cet aspect démiurgique culmine avec Nemo, que Jules Verne a imaginé comme « un Robinson magnifique » (lettre de septembre 1865), misanthrope et séparé du monde. Il est seigneur des mers. En conquérant, il plante son drapeau noir au Pôle Sud. Il considère la « forêt » (aquatique) de l'île de Crespo comme son domaine propre.

• « Il fallait d'abord que l'homme fût conçu comme un être transcendant à la nature et à la matière pour que son droit et son devoir d'exploiter la matière, sans égards pour elle, fût affirmé. Autrement dit il fallait que l'homme fût valorisé pour que la nature fût dévalorisée. » (« Machine et organisme », p. 138). Canguilhem revient ici sur cette prétendue supériorité ontologique de l'homme, revendiquée par le christianisme comme par le cartésianisme, utilisée pour justifier la domination. On lit encore : « L'homme ne peut se rendre maître et possesseur de la nature que s'il nie toute finalité naturelle et s'il peut tenir toute la nature, y compris la nature apparemment animée, hors lui-même, pour un moyen. » (« Machine et organisme », p. 143).

• Sans se sentir supérieure au règne animal, bien au contraire, la narratrice du *Mur invisible* a tendance à plaquer sur tout le vivant les normes qui sont les siennes. On trouve des traces de cet

anthropomorphisme dans la manière dont elle conçoit ses animaux domestiques, comme Lynx ou Bella (« elle était aimable, souvent même un peu exubérante », p. 44), mais aussi la corneille blanche.

Des exemples de comportements de saigneurs de la nature apparaissent dans les œuvres ro manesques surtout.

- Nemo, à un moment (II, III), pour sauver un Indien, se bat contre un requin qu'il poignarde, et que Ned Land achève. Pour ce dernier, redoutable harponneur, il n'existe que deux espèces : celles qui se mangent et celles qui ne sont pas comestibles... Il se comporte en prédateur des mers et use de ruse et d'adresse pour venir à bout de ses très nombreuses proies. Le chapitre XII de la première partie donne le spectacle d'un terrible carnage de cachalots assez peu rationnel pour un lecteur sensible : « La mer était couverte de cadavres mutilés. Une explosion formidable n'eût pas divisé, déchiré, déchiqueté avec plus de violence ces masses charnues. Nous flottions au milieu de corps gigantesques, bleuâtres sur le dos, blanchâtres sous le ventre, et tout bossués d'énormes protubérances. Quelques cachalots épouvantés fuyaient à l'horizon. Les flots étaient teints en rouge sur un espace de plusieurs milles ; et le Nautilus flottait au milieu d'une mer de sang. » (p. 395).

- Un simple humain est capable dans les dernières pages du roman d'anéantir deux animaux, Taureau et Lynx, à coups de hache. De manière moins sanguinaire tout de même, les personnages de Louise et du garde-chasse sont présentés comme de redoutables chasseurs : non seulement « Louise et le garde-chasse [...] se chargeaient d'abattre le nombre de bêtes prescrit » mais « Louise chassait avec passion. » (p. 11). Notons par ailleurs que c'est la folie humaine et une probable guerre nucléaire qui a détruit la nature au-delà du mur.

- Quant à Canguilhem, il présente dans le chapitre consacré à « L'expérimentation en biologie animale » bien des exemples d'animaux torturés et tués au service du savoir humain, notamment « le chien, pour les réflexes conditionnés ; le pigeon, pour l'équilibration ; l'hydre pour la régénération ; le rat pour les vitamines et le comportement maternel ; la grenouille, « Job de la biologie », pour les réflexes ; l'oursin, pour la fécondation et la segmentation de l'œuf ; la drosophile, pour l'hérédité ; le cheval, pour la circulation du sang, etc. » (« L'expérimentation en biologie animale », p. 32). Il cite un extrait d'une thèse de médecine soutenue en 1735 où il est dit qu'« il n'est pas étonnant que l'insatiable passion de connaître, armée de fer, se soit efforcée de se frayer un chemin jusqu'aux secrets de la nature et ait appliqué une violence licite à ces victimes de la philosophie naturelle, qu'il est permis de se procurer à bon compte, aux chiens » (p. 22).

Ce tableau d'un homme « maître et seigneur » de la nature a quelque chose d'angoissant quand ce pouvoir confine à la toute-puissance d'un prédateur. Pourtant, à bien des égards, la nature semble en réalité dominer l'homme.

II. Pourtant, la nature, à bien des égards, semble dominer l'homme.

1. L'homme, comme tous les vivants, reste vulnérable et soumis aux lois de la nature.

- Les habitants du Nautilus restent des êtres humains vulnérables qui doivent régulièrement remonter à la surface pour renouveler l'air du sous-marin. Ils dépendent des marées quand ils sont abîmés dans un « lit de corail » (I, XXII, p. 228). Même si Nemo se croit omnipotent dans le milieu aquatique, ce dernier reste hostile. Les héros sont régulièrement menacés par des animaux : des cachalots, une araignée de mer géante, des squales... Un poulpe géant emporte un membre français de l'équipage. Les mers sont un véritable ossuaire, recelant villes englouties et navires abîmés. Et il s'en faut de peu pour que le Nautilus et son équipage périssent sous la banquise.

- La robinsonnade de Marlen Haushofer est plus une dystopie qu'une utopie. Elle vit des deuils, fait des

cauchemars terribles, est traversée par des angoisses. Il y a certes, dans *Le Mur invisible*, des moments d'heureuse insouciance, mais la nature reste un immense piège pour tous les vivants, humains compris. Les renards et les serpents sont redoutés par la narratrice, à la fois pour ses chats et pour elle. Perle succombe au milieu du roman (p. 142), probablement à cause d'un renard. Tigre à son tour disparaît (p. 282), sans doute emporté par le ruisseau à la fonte des neiges. Quant à l'exploitation de la nature, c'est un travail harassant et à plusieurs reprises, la narratrice se retrouve dans un état d'épuisement total.

Face aux orages, au foehn, au froid, au rythme naturel des plantations, elle doit prendre son mal en patience.

• L'homme, comme tout être vivant, doit établir avec la nature un « débat » selon l'expression de Canguilhem pour faire sa place et exister. À ce titre, il ne jouit d'aucune supériorité. Le milieu est fait d'êtres vivants qui se battent et qui (se) débattent également pour leur survie. Mentionnant Lamarck, Canguilhem écrit que « le milieu domine et commande l'évolution des vivants. Les changements dans les circonstances entraînent des changements dans les besoins, les changements dans les besoins entraînent des changements dans les actions. Pour autant que ces actions sont durables, l'usage et le non-usage de certains organes les développent ou les atrophient » (« *Le vivant et son milieu* », p. 173-174). La situation du vivant est toujours « désolante et désolée » (p. 174). Dans une perspective darwinienne, Canguilhem rappelle que tous les individus, humains, animaux, végétaux, doivent « rayonner » pour vivre : « Vivre c'est rayonner, c'est organiser le milieu à partir d'un centre de référence qui ne peut lui-même être référé sans perdre sa signification originale. » (« *Le vivant et son milieu* », p. 188). La loi de la nature est un couperet : « Quoi qu'il en soit, pour Darwin, vivre c'est soumettre au jugement de l'ensemble des vivants une différence individuelle. Ce jugement ne comporte que deux sanctions : ou mourir ou bien faire à son tour, pour quelque temps, partie du jury. Mais on est toujours, tant que l'on vit, juge et jugé. » (« *Le vivant et son milieu* », p. 176).

2. Sans la nature, l'homme n'est rien et il dépend d'elle.

• On sait que la subsistance des hommes du sous-marin est entièrement dépendante de ce que leur offrent les océans. Plus philosophiquement, la mer est une confidente et la seule véritable compagne de Nemo. Et bien que misanthrope, il met son aventure au service d'un projet philanthropique de justice sociale : l'exploitation de la mer a pour but d'améliorer le sort de l'humanité.

• Toute l'expérience que la narratrice vit, seule dans ce paysage, lui fait éprouver la communauté avec les bêtes, l'interdépendance entre les êtres vivants. Elle aime Lynx et Bella et dépend d'eux. La vache est certes une lourde charge tant le travail quotidiennement exigé pour la soigner est physiquement éprouvant, surtout au plus fort de la maladie, mais c'est une bénédiction. La vache, le taureau, le chien, les chats sont autant de tuteurs qui maintiennent l'héroïne en vie et l'éloignent de la tentation du suicide : « Je n'étais plus assez jeune pour envisager sérieusement le suicide. C'était surtout la pensée de Lynx et de Bella qui me retenait et aussi une sorte de curiosité. » (p. 47).

• Elle attribue même à la vieille chatte une indépendance supérieure à celle de l'humain : « Depuis que Lynx est mort, la chatte s'est rapprochée de moi, elle a peut-être compris que nous dépendons l'une de l'autre, en fait elle était jalouse du chien sans vouloir le montrer. En vérité, je dépend plus d'elle qu'elle de moi. Il suffit que je lui parle, que je la caresse, pour que sa chaleur passe doucement de son corps à mes paumes et me console. Je ne pense pas que la chatte ait besoin de moi comme j'ai besoin d'elle. » (p. 59)

3. Une maîtrise (scientifique) totale est impossible : de l'étrangeté demeure toujours.

• Les océans semblent demeurer infinis, en horizontalité et surtout en verticalité. Ils mettent aussi en contact avec l'infinité du temps, en permettant de découvrir des espèces ancestrales ou des productions

humaines passées et englouties. Ils se caractérisent par bien du mystère et de l'opacité. On voit que le langage humain n'est souvent pas apte à décrire les fonds sous-marins. D'ailleurs, l'écriture emprunte régulièrement au vocabulaire terrestre pour tenter d'appréhender ces espaces inconnus (« fleuves », « continents », « lac », « Promenades en plaine », « Une forêt sous-marine »...). Par excès de science, Conseil maîtrise la théorie mais se montre le plus souvent incapable de reconnaître les espèces *in situ*, comme s'il avait finalement tourné le dos à la nature.

• Malgré toute la familiarité qu'elle ressent entre eux, la narratrice du Mur invisible entrevoit du mystère chez ses félins : « Tous les chats font ainsi preuve d'une conduite mystérieuse, ils nous restent très étrangers et il nous est très difficile de les atteindre. » (p. 125)

• Canguilhem critique la tendance réductionniste et donc simplificatrice de certains scientifiques : Descartes, en assimilant l'animal à une machine, passe à côté de la spécificité du vivant. On ne peut réduire un individu vivant à une série de mécanismes physico chimiques. De même, le pathologique ne consiste pas, selon Canguilhem, en une simple différence quantitative avec la santé. Ainsi, on voit que la nature est supérieure à l'humain qui pense en posséder une maîtrise scientifique totale.

• Toute expérience de la nature est faite de tâtonnements, d'essais, d'erreurs... • L'irrégularité est une caractéristique même du vivant. Dans l'article sur « Le normal et le pathologique », Canguilhem propose de substituer la notion « d'ordre de la vie » à celle de « lois de la vie » : « Il ne s'agit au fond de rien de moins que de savoir si, parlant du vivant, nous devons le traiter comme système de lois ou comme organisation de propriétés, si nous devons parler de lois de la vie ou d'ordre de la vie. Trop souvent, les savants tiennent les lois de la nature pour des invariants essentiels dont, les phénomènes singuliers constituent des exemples approchés mais défaillants à reproduire l'intégralité de leur réalité légale supposée. » (« Le normal et le pathologique », p. 201). À la différence des lois de la physique, nécessaires, homogènes et isotropes, le vivant n'exclut pas la possibilité de l'exception. La vie autorise des variations, des individus atypiques.

L'humain ne peut donc maîtriser totalement la nature. Et sans doute ne le doit-il pas. Comme l'indique Yourcenar, on peut concevoir autrement ce statut de « maître et seigneur » : Jéhovah pourrait avoir « promu [Adam] au rang de protecteur, d'arbitre, de modérateur de la création tout entière, utilisant les dons qui lui avaient été faits en surplus, ou différemment, de ceux octroyés aux animaux, pour parachever et maintenir le bel équilibre du monde ».

III. L'homme ne doit pas s'envisager comme un seigneur tout-puissant dans son fief : s'il a un statut de « maître », cela lui donne aussi des devoirs et des pouvoirs créateurs.

1. L'homme maître et protecteur du vivant.

S'il est un maître, par ses connaissances et son savoir-faire, l'humain peut mettre cette supposée supériorité au service de la nature, d'autant qu'il est le plus souvent à l'origine de sa dégradation. • Aronnax regrette que les abus de la pêche fassent disparaître la loutre de mer : « Ce précieux carnassier, chassé et traqué par les pêcheurs, devient extrêmement rare, et il s'est principalement réfugié dans les portions boréales du Pacifique, où vraisemblablement son espèce ne tardera pas à s'éteindre. » (I, XVII, p. 174). Les personnages éprouvent de la sensibilité pour le sort du dugong, des baleines, des morses... Le narrateur s'exprime aussi sur les lamantins : « Et savez-vous, ajoutai-je, ce qui s'est produit, depuis que les hommes ont presque entièrement anéanti ces races utiles ? C'est que les herbes putréfiées ont empoisonné l'air, et l'air empoisonné, c'est la fièvre jaune qui désole ces admirables contrées. Les végétations vénéneuses se sont multipliées sous ces mers torrides, et le mal s'est irrésistiblement développé depuis l'embouchure du Rio de la Plata jusqu'aux Florides ! » (II, XVII, p. 454).

• La narratrice du Mur invisible identifie chez les hommes une faculté unique, celle de la conscience, pour le meilleur et pour le pire : « En tant qu'être humain, mon unique privilège était de me rendre compte de la situation, sans pouvoir y changer quoi que ce soit. Un assez douteux cadeau de la nature si on y réfléchissait. » (p. 235). Elle est consciente que l'être humain a causé du tort à l'environnement : « on est en train de payer le fait que toutes les bêtes de proie aient été décimées depuis longtemps et que le gibier n'ait plus d'ennemi naturel à l'exception de l'homme » (p. 119). Elle ressent puissamment sa responsabilité envers les animaux. Elle sait qu'en tant qu'être humain, elle a pouvoir de vie et de mort sur eux. Mais elle comprend avec sagesse qu'elle se doit d'exercer ce pouvoir avec justice et humanité : « Il n'y a que moi dans la forêt qui puisse être juste ou injuste. Moi seule peux faire grâce. Parfois je préférerais que le poids de la décision ne repose pas sur mes épaules. Mais je suis un être humain et je pense et agis comme tout être humain. Je n'en serai délivrée que par la mort. » (p. 149). Cette réflexion se trouve à un moment où, lors du premier hiver, elle aperçoit un renard qui a peut-être tué Perle. Elle hésite quelques instants à faire usage de son fusil mais opte pour la clémence.

• Hugo est un être assez pacifique qui répugne à chasser : « Même cette chasse il ne la conservait que pour son standing, car il était un piètre chasseur et n'aimait pas tirer sur des chevreuils sans défense. » (p. 11). De même, à plusieurs reprises, la narratrice rappelle ses réticences à abattre du gibier. Elle ne le fait que parce qu'elle doit assurer sa subsistance et celle de Lynx mais elle éprouve de véritables cas de conscience à chaque fois qu'elle doit faire usage de son fusil. Le même passage présente un point commun entre Hugo et la narratrice, leur goût pour la forêt : « lui pendant ce temps, allongé dans une chaise longue devant son chalet, somnolait au soleil, les mains croisées sur le ventre. [...] Je l'aimais bien et je partageais son amour de la forêt et son goût pour les journées tranquilles passées au chalet. Je restais près de lui sans le déranger pendant qu'il dormait dans son fauteuil. Je faisais de courtes promenades et j'étais heureuse de jouir un peu du calme, après l'agitation de la ville. » (p. 11).

• Elle aborde sa robinsonnade avec la phobie des serpents (« Je ne sais pas pourquoi j'avais à cette époque une telle peur des vipères », p. 82) mais à force d'observer une vipère dans son milieu naturel, elle comprend qu'elle ne court aucun danger : « Je ne vis ma première vipère que plus tard, sur l'alpage ; elle était couchée sur une pente caillouteuse et se chauffait au soleil. À partir de ce moment je n'eus plus jamais peur d'un serpent. La vipère était belle et quand je la vis exposée à la chaleur du soleil, j'eus la certitude qu'elle ne pensait pas à mordre. Ses pensées étaient très loin de moi, elle ne voulait rien d'autre que rester coucher sur les pierres blanches et se laisser baigner par la lumière et le soleil. » (p. 100).

2. L'homme peut se maîtriser lui-même pour adopter un nouveau regard sur le monde défait de son anthropocentrisme.

• Aronnax et ses amis se sentent devenir dans le sous-marin comme les mollusques qu'ils observent : « Véritables colimaçons nous nous étions faits à notre coquille, et j'affirme qu'il est facile de devenir un parfait colimaçon » (I, XXIII, p. 235). Les fonds marins deviennent peu à peu l'élément naturel des personnages : « bientôt nous fûmes entrés dans notre élément. Je crois avoir maintenant le droit de le qualifier ainsi. » (II, III, p. 283). Et pour Nemo, l'apatride, la mer est devenue une patrie.

• La narratrice sent combien son regard sur le monde est encore empreint d'anthropocentrisme quand elle observe les fourmis rouges : « Jamais je n'ai été capable de détruire une fourmilière. Mon attirance à l'égard de ces minuscules robots était faite à la fois d'admiration, de dégoût et de pitié. Sans doute parce que je les voyais avec des yeux humains. Mes propres activités auraient probablement paru très énigmatiques et très inquiétantes à une fourmi géante. » (p. 256). « Et les insectes, comme ils me restent étrangers. Je les regarde et les

observe avec étonnement, et je suis contente qu'ils soient si petits. Une fourmi de taille humaine est

pour moi un cauchemar. Je ne fais d'exception que pour les bourdons, sans doute parce que leurs corps velus me font penser à de minuscules mammifères. Il m'arrive de souhaiter que cette étrangeté se change en familiarité, mais j'en suis bien éloignée. Étranger et méchant restent encore pour moi une seule et même chose. » (p. 293). Au cours de son aventure, le personnage de Haushofer doit apprendre à se défaire de son impatience

d'humaine. Elle se met à vivre au rythme de la nature, délaissant peu à peu les montres et le temps social d'avant la catastrophe : « c'est depuis ce temps que ma montre indique l'heure des corneilles » (p. 290). Dans le roman, les frontières entre l'humain et l'animal tendent ainsi à s'abolir.

- Elle relativise assez vite la prétendue supériorité de l'humain sur la nature : « C'est bien triste pour notre liberté. Il est vraisemblable qu'elle n'a jamais existé que sur le papier. Déjà on ne peut pas parler de liberté extérieure, mais je n'ai pas non plus rencontré d'homme qui ait été libre intérieurement. Et je n'ai pas éprouvé ce fait comme honteux. Je ne vois pas en quoi ce serait déshonorant de porter le fardeau imposé, fardeau imposé, comme n'importe quel animal, ni en fin de compte de mourir comme n'importe quel animal. Je ne sais pas du tout ce qu'est l'honneur. Être mis au monde et mourir n'est pas un honneur, c'est le sort de toutes les créatures et ça ne signifie rien de plus. » (p. 87-88)

- La citation de Bergson que Canguilhem place en épigraphe de la partie « Méthode », p. 17, dit parfaitement l'humilité dont l'homme doit faire preuve devant l'ingéniosité de la nature : « On serait fort embarrassé pour citer une découverte biologique due au raisonnement pur. Et, le plus souvent, quand l'expérience a fini par nous montrer comment la vie s'y prend pour obtenir un certain résultat, nous trouvons que sa manière d'opérer est précisément celle à laquelle nous n'aurions jamais pensé. »

- Cette humilité de l'homme devant les prouesses de la nature, Canguilhem l'encourage encore quand il demande : « L'homme ferait-il mieux que l'oiseau son nid, mieux que l'araignée sa toile ? Et à bien regarder, la pensée humaine manifeste-t-elle dans ses inventions une telle indépendance à l'égard des sommations du besoin et des pressions du milieu qu'elle légitime, visant les vivants infra-humains, une ironie tempérée de pitié ? » (« La pensée et le vivant », p. 13).

- Canguilhem invite les biologistes à devenir « bêtes » quand ils étudient le vivant (« La pensée et le vivant », p. 16). À la fin de « L'expérimentation en biologie animale », il explique qu'il faut savoir de décentrer des normes humaines pour comprendre les autres espèces : « Une route c'est un produit de la technique humaine, un des éléments du milieu humain, mais cela n'a aucune valeur biologique pour un hérisson. Les hérissons, en tant que tels, ne traversent pas les routes. Ils explorent à leur façon de hérisson leur milieu de hérisson, en fonction de leurs impulsions alimentaires et sexuelles. En revanche, ce sont les routes de l'homme qui traversent le milieu du hérisson, son terrain de chasse et le théâtre de ses amours, comme elles traversent le milieu du lapin, du lion ou de la libellule. Or, la méthode expérimentale -

comme l'indique l'étymologie du mot méthode - c'est aussi une sorte de route que l'homme biologiste trace dans le monde du hérisson, de la grenouille, de la drosophile, de la paramécie et du streptocoque. Il est donc à la fois inévitable et artificiel d'utiliser pour l'intelligence de l'expérience qu'est pour l'organisme sa vie propre des concepts, des outils intellectuels, forgés par ce vivant savant qu'est le biologiste. On n'en conclura pas que l'expérimentation en biologie est inutile ou impossible, mais, retenant la formule de Claude Bernard : la vie c'est la création, on dira que la connaissance de la vie doit s'accomplir par conversions imprévisibles, s'efforçant de saisir un devenir dont le sens ne se révèle jamais si nettement à notre entendement que lorsqu'il le déconcerte. » (« L'expérimentation en biologie animale », p. 49).

3. L'homme restera toujours spectateur et admirateur de la nature : l'homme est un « maître » au sens de maestro, apte à orchestrer la beauté dynamique du monde.

Plus que toute espèce vivante, l'homme est capable d'éprouver un plaisir esthétique devant la nature :

au lieu de jouir en « maître et seigneur » de la nature, il en éprouve l'immensité effrayante et la beauté bienfaisante... La littérature est aussi le lieu de cette expérience esthétique de la nature et de son orchestration en mots.

• Le roman de Verne entretient une relation esthétique à la nature. Il fait une large place aux perceptions et la nature est une œuvre d'art, le Nautilus étant aussi un diorama. Pour Aronnax et Nemo (plus que pour Ned et Conseil), l'expérience de la nature aquatique est une expérience esthétique.

• La narratrice apprend à percevoir la beauté et la richesse de la forêt, d'un alpage ou d'animaux comme les corneilles. Elle admire la beauté des salamandres et les compare avec enthousiasme aux plus belles fleurs : « des créatures superbes, tachées de rouge et de noir et qui me faisaient davantage penser à certaines fleurs, comme le lys tigré ou le lys martagon, qu'à leurs proches parents les lézards » (p. 33). Dès sa première excursion, elle éprouve la vertu apaisante de la nature et en rend compte avec un certain lyrisme : « Tout le poids oppressant de ces derniers jours se détacha de moi et je me sentis légère et libérée. Si j'ai un jour ressenti la paix, c'est cette nuit de juin sur la clairière au clair de lune. » (p. 67). Elle goûte aussi à la paix du premier été dans les alpages qui reste une expérience de la nature forte : « Le souvenir de cette période est resté très net et je n'ai aucune difficulté à la décrire. Je ne pourrai jamais oublier l'odeur de l'été, les pluies d'orage et les soirs étoilés. » (p. 205) ; « Je me sentis, sur l'alpage, tout à fait chez moi. » (p. 216). C'est une parenthèse enchantée d'harmonie avec le milieu : « Le temps passé à l'alpage avait été beau, plus beau qu'il ne le serait jamais ici, mais c'est le chalet de chasse qui était mon vrai foyer. Je pensais presque avec gêne à l'été et j'étais satisfaite d'être revenue à ma vie habituelle. » (p. 251).

• Ce mur invisible, pourtant impossible à croire et que le roman ne cherche pas particulièrement à expliquer, est l'élément fictionnel auquel le lecteur est amené à adhérer afin que le pacte romanesque fonctionne. Il rend alors possible l'expérience de nature absolument inédite vécue par la narratrice. La littérature a alors le pouvoir de plonger le lecteur dans une expérimentation inédite, effrayante et fascinante à la fois.

• Il y a chez l'homme – et dans la prose de Canguilhem – un certain plaisir dans « notre habitude de voir les églantines fleurir sur l'églantier, les têtards se changer en grenouilles, les juments allaiter les poulains, et d'une façon générale, de voir le même engendrer le même » (« La monstruosité et le monstrueux », p. 219). On lit ici une contemplation de retour des choses et de la beauté de la nature.

• Canguilhem sait (« Le monstrueux et la monstruosité ») que les monstres engendrent depuis l'Antiquité tout un imaginaire artistique.

Ainsi, loin de limiter le rôle de l'homme à ce statut de « maître », de « seigneur » ou de « possesseur » de la nature, les œuvres étudiées nous permettent de voir que la nature surplombe toujours, d'une manière ou d'une autre, l'humain dans ses ambitions de maîtrise. Elles nous conduisent à interroger à nouveaux frais le lien entre les espèces. Si l'homme a une maîtrise, notamment scientifique, et une supériorité morale, il peut les mettre au service du vivant afin, non seulement d'en comprendre les fonctionnements, mais aussi d'en assurer la pérennité, voire d'en célébrer la beauté. C'est ce regard exempt de sentiment de domination que l'antispécisme nous invite, dans les débats contemporains, à adopter.